

Zeitschrift: L'Architecture suisse : revue bi-mensuelle d'architecture, d'art, d'art appliqué et de construction
Herausgeber: Fédération des architectes suisses
Band: 1 (1912)
Heft: 1

Artikel: Réflexions sur l'architecture locale
Autor: Martin, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-889802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fices voisins, y compris le musée d'art et d'histoire. C'est bien possible. Mais cela n'enlève rien à sa valeur idéale. La principale critique que l'on pourrait adresser aux auteurs de ce projet, c'est d'avoir employé quelque violence pour imposer aux multiples services d'un musée un vêtement qui n'est pas bien taillé à leur mesure. Afin que les piliers produisent l'effet voulu, la principale division d'étage a dû être placée en retrait et les autres planchers ne sont pas même indiqués en façade: ils s'arrêtent derrière les vitrages dont ils sont séparés par de simples grilles. Pour utiliser l'étage caché par l'énorme entablement et sa balustrade, il a fallu éclairer une série de salles au moyen d'un vitrage. C'est tout l'opposé d'une architecture réaliste. Aussi n'est-ce pas sans intention que nous avons gardé ce projet pour la fin de notre étude. Il marque le terme du développement que nous indiquions en commençant. Il exprime une tendance à peu près contraire à celle du premier projet que nous avons examiné. Les façades de MM. L. et F. Fulpius exprimaient avec une franchise indiscutable les dispositions intérieures du Museum. Celles de MM. Olivet et Alexandre Camoletti paraissaient avoir été conçues d'une façon toute différente. On a un peu l'impression que, dans ce cas, les architectes ont imaginé dans leur esprit une façade idéale et qu'ils se sont efforcés après coup d'adapter leur idée préconçue aux nécessités pratiques du programme. Nous ne prétendons pas qu'ils aient échoué dans leur tâche, nous nous bornons à

opposer, en exagérant quelque peu notre pensée, leur manière de procéder à celle d'un de leurs concurrents.

Il ne nous reste plus assez de place pour parler des autres projets et pour conclure. Nous nous bornerons donc en terminant à accentuer l'importance artistique de ce concours. Ou nous nous trompons fort, ou cette manifestation indique une orientation nouvelle de l'architecture à Genève. En examinant les œuvres primées, on est frappé des caractères communs qu'elles présentent; chez plusieurs concurrents, on sent le besoin de revenir à des formes simples et belles, d'équilibrer des masses, et de diviser harmonieusement les surfaces. Les silhouettes pittoresques et mouvementées ne sont plus à la mode. La foi en un style soi-disant suisse se meurt. On n'aime plus les motifs accumulés sans rime ni raison, on ne se complait plus dans des orgies de tourelles et de clochetons. Les formules académiques et les recettes d'école ont perdu aussi une partie du prestige dont elles jouissaient encore il y a peu de temps. Est-ce un progrès? Est-ce un recul? Il faut s'entendre. Un retour en arrière est en effet nécessaire, parce qu'il faut revenir à la pratique de la bonne architecture, abandonnée depuis plus de cinquante ans. Mais il ne faut pas reculer pour rester sur place. Il faut reculer pour marcher ensuite en avant dans une direction nouvelle. Ce concours est le geste qui indique une voie à suivre. Quel qu'en soit le résultat pratique, il aura marqué une date dans l'histoire de l'architecture à Genève.

× × ×

Réflexions sur l'architecture locale.

Depuis quelques années l'on peut remarquer, dans la Suisse française, un réveil de l'intérêt public pour les questions d'architecture. Ici, comme en d'autres contrées, on a fini par être lassé du désordre, de l'anarchie dans laquelle a sombré l'art de bâtir au cours du XIX^e siècle. On a éprouvé le désir d'interrompre ces exercices de style exécutés avec toutes les ressources qu'offraient les matériaux accumulés par l'expérience des hommes. Peu à peu l'idée s'est implantée qu'il faudrait rendre aux productions architecturales l'unité qui les caractérisait jadis. Avec le zèle qui anime tous les néophytes, les promoteurs de cette doctrine nouvelle ont cru que leurs rêves deviendraient en fort peu de temps des réalités. Ils ont pensé pouvoir redresser à coup de déclarations de principes les errements contre lesquels ils protestaient.

Et dans leur bel enthousiasme ils se sont écrié: Pour retrouver cette unité perdue, restaurons une architecture nationale; inspirons-nous des beaux exemples que l'art du passé a déposé sur notre sol, renouons la chaîne interrompue de la tradition.

Les sentiments qui avaient dicté ces paroles étaient fort louables. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était difficile d'imposer, même à des gens de bonne volonté, cette foi nouvelle. Une grave difficulté se présenta d'emblée: Quelle devait être en Suisse notre architecture nationale? Était-ce celle de la période romane, ou celle de l'époque gothique, celle de la Renaissance ou celle de XVIII^e siècle. Fallait-il la chercher à Schwyz ou à Fribourg, au Tessin ou à Bâle. Au moment où l'on croyait hâter la fin d'une ère de désordre, on retombait déjà dans l'anarchie. A Genève en particulier, les tentatives faites pour instaurer un style vieux-suisse, bientôt suivies d'essais pour faire revivre un style vieux-génevois

ont donné des résultats pitoyables. Et le fait qu'en peu d'années on ait dû tenter successivement l'une et l'autre expérience montre bien que tout ce mouvement avait, dans ses origines mêmes, un caractère un peu artificiel.

Cette impression, qu'ont ressentie les observateurs les moins avertis, s'est trouvée confirmée par les réflexions de ceux qui ont étudié les faits d'un peu plus près. Il suffit en effet de faire appel au bon sens, il suffit d'interroger l'histoire pour arriver à la conclusion que le caractère national ou local d'une architecture ne peut être imposé par contrainte, même en faisant appel au concours de tous les intellectuels d'un pays.

L'architecte qui construit un édifice quelconque doit en premier lieu satisfaire des besoins pratiques. Il doit exécuter le programme qui lui est soumis par son client, que ce soit une administration publique, une institution religieuse ou un simple particulier. Pour remplir cette tâche, il est obligé d'utiliser les ressources qu'il trouve à sa disposition : il emploiera certains matériaux, certains ouvriers. Enfin — et c'est là ce qui constituera sa personnalité plus ou moins accusée — l'architecte cherchera à atteindre le but qu'on lui a fixé, il se servira des moyens qu'il possède dans un certain esprit. Il aura un certain idéal de beauté, idéal personnel dans le cas le plus favorable, idéal imposé par le milieu ambiant, par la coutume, dans le cas le plus fréquent. Quoi qu'il en soit, un tempérament naturel, une habitude prise, une éducation reçue le dirigeront dans un certain sens.

Ces trois principaux mobiles qui influent sur l'activité de l'architecte, ne sont pas toujours et partout les mêmes. Selon les temps et les lieux, leur action s'exercera d'une façon différente. De là résultent les variations des styles que nous fait connaître l'histoire, variations propres à une certaine époque, à un certain pays, ou même à un région plus étroitement délimitée. A aucun moment le caractère national ou local d'une architecture n'a été imposé par un effort de volonté, il était le résultat naturel des circonstances.

Peut-il en être autrement aujourd'hui ? Je ne le crois pas. Au XX^e siècle, comme autrefois, l'architecture est forcée de subir sa destinée. Elle ne *doit* pas avoir un caractère national ou local, elle *peut* l'avoir. Et elle l'aura seulement dans les pays, ou dans les localités dont les besoins, les ressources et l'idéal de beauté différeront de ceux des autres contrées. L'architecture exprimant l'âme de la nation, vouloir la transformer est une entreprise beaucoup plus ardue qui ne semblent le

croire certains esprits superficiels. Ce n'est pas une simple affaire de spécialistes. Les besoins et les ressources étant à peu près partout les mêmes à notre époque, c'est avant tout de la puissance de l'idéal national que résultera le caractère d'une architecture. Les peuples forts auront leur art original, les autres subiront des influences, ou répéteront éternellement des formules traditionnelles.

Puisque l'on ne peut restaurer de parti-pris des styles locaux, faut-il pour cela regarder avec mépris les spécimens de l'ancien art du pays ? Faut-il briser tous les liens qui nous rattachent au passé ? Ce serait, me semble-t-il, abandonner une erreur pour en commettre une autre. Après avoir essayé de prouver que le problème de l'architecture locale avait été mal posé, je veux maintenant indiquer la direction que devraient à mon avis suivre ceux qui croient à une renaissance de l'architecture. En ce faisant, j'aurai précisément l'occasion de signaler les enseignements que peuvent trouver, dans l'art de hier, ceux qui veulent dresser très haut la bannière de l'art d'aujourd'hui.

En insistant avant tout, — et à tort selon moi — sur la nécessité de donner à l'architecture un caractère national, on a malheureusement caché à l'opinion publique les véritables nécessités de l'heure présente. Pour beaucoup de gens en effet, le progrès qu'il faut saluer est celui qui consiste à orner les édifices de tourelles ou de clochetons, semblables à ceux des châteaux d'autrefois, à donner aux fenêtres des maisons modernes des formes copiées sur des modèles anciens. Le profane admire ainsi la reproduction du motif intéressant, du détail pittoresque, il se réjouit à la pensée d'avoir tous les jours sous les yeux, et sans bourse délier, un fragment du décor entrevu à Avenches, à Morat ou à Thoune, au cours d'un récent voyage. Cette préoccupation, d'ordre patriotique ou sentimental, fait un peu trop oublier les conditions que doit remplir toute véritable architecture. Celle-ci doit être moderne sans doute, mais elle doit surtout être belle. Que m'importent toutes les réminiscences de l'art du passé, si fidèles soient-elles, dans un édifice qui n'est pas fait pour des hommes d'aujourd'hui, et qui, défaut plus grave encore, n'est pas une œuvre de beauté.

L'architecture telle qu'elle est pratiquée depuis le milieu du XIX^e siècle, n'est pas l'expression de la société contemporaine, c'est une sorte de langue morte comprise seulement de quelques initiés. Une architecture ne peut être vivante, si elle résulte de l'emploi de formules surannées, adaptées tant bien que mal aux nécessités présentes.

Pour posséder cette qualité, elle doit satisfaire les besoins du jour, elle doit utiliser les forces du moment. De la satisfaction de ces besoins, de l'emploi de ces forces, résulte le caractère moderne de l'art de bâtir. Mais l'architecture pratiquée dès le milieu du XIX^e siècle ne manque pas seulement de vie, elle manque surtout de beauté. On parle avec raison de la laideur contemporaine. Voilà le principal ennemi contre lequel il faut lutter. Le sens de la beauté est atrophié chez la plupart des architectes parce que s'est évanoui chez eux le sens du réel. Il ne suffit pas de tracer des plans fort beaux sur le papier, il faut chercher à se rendre compte de l'effet que produiront ces compositions une fois exécutées. Au lieu de regarder les édifices qui se trouvent dans leur entourage, et dont ils peuvent apprécier les qualités et les défauts, les architectes consultent ces publications innombrables jetées sur le marché par des éditeurs avides de gain. Ils se laissent influencer par des fantaisies souvent purement graphiques, envoyées de Berlin, de Paris ou de Vienne.

Le meilleur moyen de réagir contre cette tendance néfaste consiste à attirer l'attention des constructeurs sur les beaux exemples d'architecture qu'ils peuvent voir tous les jours sur leur chemin. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que se justifie à mon avis la faveur dont jouissent actuellement les architectures locales. Si cette revue publie aujourd'hui des maisons de ville et de campagne, des détails de portes ou de pavillons rustiques, choisis dans le canton de Genève, ce n'est pas avec la prétention de proposer à qui que ce soit des modèles à copier textuellement, c'est simplement dans l'idée de faire renaître ce sens du réel qui était autrefois si développé. Le meilleur moyen de se rendre compte comment

on obtient un beau volume, une bonne répartition des pleins et des vides sur une surface, un heureux rapport entre la hauteur d'un toit et celle d'un bâtiment tout entier, n'est-il pas de profiter des expériences de nos devanciers, de considérer, non pas la façon dont ils ont traité un sujet occasionnel, mais la manière dont ils ont appliqué les règles invariables qui sont communes à toute architecture digne de ce nom.

En un mot ne pouvons-nous pas trouver dans l'ancienne architecture locale cette leçon de beauté qui nous est aujourd'hui si nécessaire? Je ne peux m'empêcher de la croire. Assurément tout n'est pas parfait dans les exemples que nous a laissés le passé; c'est à nous de faire un choix dans cet héritage. Et il n'est pas impossible que des erreurs mêmes de nos devanciers, nous ne puissions faire naître, en les corrigeant, des œuvres belles et vivantes.

De toutes ces réflexions on conclura, j'espère, que le problème de l'architecture locale a été posé trop souvent d'une façon erronée. Le premier idéal à poursuivre sera toujours la beauté. Une œuvre doit être belle, avant d'être moderne, avant d'avoir un accent local. Elle sera belle, elle sera moderne par l'effort volontaire de certaines individualités. Elle aura un caractère local ou national pour des raisons qui échappent à l'influence des personnalités artistiques. Ce serait un mauvais service à rendre aux architectes que de vouloir imposer à tout prix à leurs créations une tendance régionaliste. Le retour à l'architecture locale ne doit pas être le but de leurs efforts, ce doit être un moyen, un des moyens de rendre à la beauté la place qu'elle est en droit d'occuper dans les édifices construits pour les hommes.

Genève, 1912.

Camille Martin.

NOUVELLES SUISSES

Bellinzone. Nouvel Hôtel des Postes.

Il est prévu, pour l'érection d'un nouvel hôtel des postes, un emplacement situé dans le voisinage de la gare, et ayant une superficie de 2403 m². Le prix en sera de Frs. 132,157. La mise au concours de ce travail sera probablement publiée dans les tout prochains jours.

Berne. Exposition Nationale Suisse.

Au cours d'une séance générale du Comité permanent et du sous-comité, M. le Dr Locher, directeur général, a rapporté sur l'état actuel des travaux préparatoires de l'Exposition, et a annoncé que les inscriptions des exposants étaient déjà en nombre fort réjouissant. D'après le dernier tableau du comité de construction, il y a déjà lieu de prévoir 130,000 m² de terrain pour les constructions, au lieu de 100,000 m² primitivement envisagés. Le devis du comité de construction arrive à 5 millions en

chiffres ronds, au lieu du chiffre devisé dans le premier budget, de Frs. 3,700,000. Il sera sans doute nécessaire d'opérer diverses réductions.

Genève. Muséum d'histoire naturelle.

Dans la séance du 5 juillet dernier, le Conseil municipal de Genève a décidé d'affecter une somme de fr. 1,250,000, à la construction de cet édifice. L'exécution des plans et la direction des travaux ont été confiées à M. Maurice Brailard, arch. B. S. A., auquel le jury du concours avait attribué le premier prix.

Zurich.

On vient, la chose étant devenue de toute nécessité, de commencer à dresser un plan du „Grand-Zurich“, à l'échelle de 1:10000. Ce plan englobera les communes de Zürich, Rüschlikon, Kilchberg, Adliswil (y compris le Langenberg), Albisrieden, Altstetten, Schlieren, Uitikon, Oberurdorf, Niederurdorf, Dietikon, Weiningen, Unterengstringen, Oberengstringen, Höngg, Affoltern, Seebach, Oerlikon, Schwamendingen, Witikon, Zollikon, Küsnacht et Zumikon.